

Poète à l'œuvre #9

Sophie Coiffier écrit sur l'exposition *Hyper sensible,* un regard sur la sculpture hyperréaliste

MUSÉE
D'ARTS
DE
NANTES

EXPOSITION
7 AVRIL — 3 SEPT. 2023



HYPER SENSIBLE

UN REGARD SUR LA SCULPTURE HYPERRÉALISTE

PRÉFET
DE LA RÉGION
PAYS DE LA LOIRE

LE
VOYAGE
À NANTES

Le Monde

arte nova

Infrockuptibles

BeauxArts

madame
STUDIO

ouest
france

.3
pays de la Loire

www.museedartsdenantes.fr

#hypersensible

[m]

Nantes
Métropole

Une édition

MUSÉE
D'ARTS
DE
NANTES

MAISON
DE LA POÉSIE
DE NANTES

Poète à l'œuvre #9

Le Musée d'arts de Nantes propose un parcours chronologique de ses collections du 13^e siècle à l'art contemporain, particulièrement bien représenté depuis la réouverture.

L'accrochage dans ses nouvelles salles et nouveaux bâtiments s'amuse parfois à brouiller les cartes de l'histoire dans le parcours du visiteur. S'appuyant sur les liens que tissent les œuvres au-delà de leur contexte de création, il joue de clins d'œil, de comparaisons ou de contrastes entre les siècles, permettant un nouveau regard sur le musée.

L'idée de cette collaboration avec la Maison de la Poésie de Nantes résulte de la richesse de ce nouveau parcours. Des auteurs sont invités en résidence pour produire un texte à partir d'un duo d'œuvres d'époque différente, puis à en faire une lecture au public devant les œuvres. Les écritures poétiques ainsi produites deviennent le révélateur d'un nouveau regard et ces auteurs des passeurs de nouvelles images à travers leurs mots.

Sophie Coiffier

Sophie Coiffier est née à Bayeux (Calvados) en 1967.

Docteure en arts plastiques, elle a d'abord étudié, enseigné et pratiqué les arts plastiques avant d'aborder les rives de l'écriture.

Son parcours artistique a fortement influencé son regard sur le monde et les images qui traversent ses livres. Ses ouvrages s'ingénient à renfermer des mondes et des langages qui s'affrontent, se lient, s'annulent, dans un balai drolatique ou tragi-comique. Son travail littéraire aime à télescoper les formes afin de questionner nos représentations sociales et environnementales.

Elle a publié trois livres aux éditions MIX, (*Le Paradoxe de l'instant* en 2007, *Les Cieux* en 2009 et *Me and my dog* en 2012), puis deux aux éditions de l'Attente (*Paysage zéro* en 2018 et *Tiroir central* en 2021) et un ouvrage aux éditions Lanskine *Le Poète du futur* en 2019. Elle a aussi publié en revues : revue Perpendiculaire, revue Tina, revue Rue Saint-Ambroise, revue Sarrazine, Revue l'Organisation de la chute, revue Cockpit et revue Carabosse.

Côté Art, la dernière exposition collective à laquelle elle a participé a eu lieu à l'automne 2021 à Cerbère à l'Hôtel du Belvédère du Rayon vert. Elle regroupait une trentaine d'artistes et était organisée par les artistes Nadine Lère et Roberto Martinez

Sophie Coiffier a été invitée pour deux soirées par la Maison de la poésie de Nantes et, dans le cadre du cycle régulier « Poète à l'œuvre », a écrit un texte depuis l'exposition : « Hyper sensible, un regard sur la sculpture hyperréaliste ». Elle a lu ce texte « *Justine dans un murmure* » le 13 avril 2023 dans l'auditorium du musée. La *Justine* qui s'exprime dans le texte est la voix supposée de la sculpture de Daniel Firman *Justine (2nd mouvement)*, qui date de 2020.

Hyper sensible

Un regard sur la sculpture hyperréaliste

7 avril – 3 septembre 2023 au Musée d'arts de Nantes

Pour sa grande exposition printemps-été 2023, le Musée d'arts de Nantes explore le caractère profondément humain et sensible de la sculpture hyperréaliste, un mouvement né aux États-Unis dans les années 1960 qui, après plusieurs décennies d'une scène artistique dominée par l'abstraction, réaffirme, au sein du Pop Art, un retour tout aussi radical que nouveau à la figuration. Néanmoins, cet art connaît également un regain tout à fait inattendu depuis la fin du 20^e siècle dans tout le monde occidental.



Duane Hanson

Alexandria (États-Unis), 1925 – Boca Raton (États-Unis), 1996

Flea Market Lady (Dame du marché aux puces), 1990

Résine peinte à l'huile, fibre de verre, techniques mixtes et accessoires

Achat, 2011. Acquis avec l'aide de l'État et de de la Région des Pays de la Loire (FRAM)

Musée d'arts de Nantes

Assise sur un fauteuil pliant, cette femme seule s'occupe en lisant son magazine, sur son stand de marché aux puces. Le réalisme de cette scène grandeur nature plonge le spectateur au cœur de la société de consommation où les gens achètent, puis vendent pour acheter à nouveau. En présentant ces objets au cœur d'un lieu d'exposition, l'artiste interroge la place de la culture dans notre société. Les œuvres d'art sont-elles des marchandises comme les autres ?

Duane Hanson réalise en 1967 sa première sculpture grandeur nature en fibre et résine moulées directement sur des modèles vivants. Il s'attache depuis les années 1970 à mettre en scène « l'American way of life ». Ses personnages, souvent issus des classes moyennes aux États-Unis, incarnent les invisibles de la culture de masse, les laissés-pour-compte du rêve américain.

Daniel Firman

Justine – 2nd mouvement

Série *Attitude*, 2020

Résine, vêtements, perruque, chaussures

Courtesy Ceysson & Bénétière

Le corps en appui contre la cimaise, Justine semble délibérément nous tourner le dos. L'œuvre renverse les codes du portrait classique : le visage est dissimulé sous une veste en cuir et la posture est inhabituelle. Pour réaliser son œuvre, Daniel Firman s'est inspiré d'une séance de danse « contact-improvisation », avant de figer le mouvement de l'interprète par la technique du moulage. Elle appartient à la série *Attitude*. L'artiste vise alors à créer une relation interpersonnelle entre l'œuvre et le regardeur, fondée sur l'empathie.

Formé à l'École des Beaux-Arts de Saint-Étienne, puis d'Angoulême, Daniel Firman s'intéresse à la relation entre le corps et l'espace à travers la danse au 20^e siècle. Il pratique la performance et le moulage. En 2004, il y intègre le mouvement en travaillant pour la première fois avec des danseurs lors de l'exposition *Danse-le en déflexion* à la Galerie Alain Gutharc, à Paris.

Justine dans un murmure

Hyperréalisme : ce mot désigne un mouvement artistique né aux États-Unis dans les années 1960, juste après le mouvement pictural de l'expressionnisme abstrait, certains diront même en réaction à celui-ci.

Hyperréalisme : comprendre surréel, au-delà du réel, d'une superlativité par rapport à la réalité.

Pour en parler il faudrait donc définir aussi la réalité.

En cela, les œuvres hyperréalistes picturales se veulent photoréalistes, expression photographique de la réalité qui se retrouve aussi parfois en sculpture lorsque les mises en scène épousent, reprennent, copient des scènes photographiques.

Cette définition de la représentation du réel est pourtant insuffisante pour parler de l'ensemble des œuvres hyperréalistes.

S'agissant de la sculpture – et là non plus le mot n'est pas toujours le bon –, les œuvres ne proposent pas une représentation d'une réalité identique.

L'un des éléments que l'on peut convoquer pour déterminer ces différences, c'est la matière même de l'œuvre.

Les œuvres en bronze peint, échelle 1, s'inscrivent naturellement dans une continuité historique de l'art de la sculpture, de celle qui s'élançait jadis dans les espaces publics. On pense à Auguste Rodin par exemple, dont L'Âge d'airain¹, représentant un jeune soldat et non un modèle conventionnel, fit scandale en 1877.

¹ Auguste Rodin, *L'Âge d'airain*, entre 1877 et 1880, Statue en bronze, H. 178 ; L. 59 ; P. 61,5 cm, Musée d'Orsay

Il n'en sera pas de même en revanche pour les œuvres issues d'un moulage et réalisée en résine, celle-ci ensuite recouverte de plusieurs couches d'une peinture à l'huile aux transparences et au glacis imitant les turbulences épidermiques de la peau vivante.

Si de plus l'œuvre est vêtue, arborant des T-shirt bon marché aux slogans publicitaires, des shorts un peu trop larges, une salopette de chantier..., dans ce cas, la réalité qui s'impose à nous est celle du quotidien. Par exemple celle de l'Américain moyen des années 60, d'un ouvrier de chantier, ou d'un personnage claironnant de toute sa réalité qu'il est un maillon fort important de la société de consommation.

C'est alors qu'il faut parler des corps. En effet, quel corps pour quelle réalité ? Les corps qui nous sont proposés comme hyperréels voyagent d'un bout à l'autre de la représentation humaine : très réels, car invitant dans la résine des vrais poils ou des vrais cheveux, très réels, car proposant aux regards les défauts de modèles hors de l'esthétique des magazines et de la presse people, très réels, car figés dans un âge qui contredit le for ever young de la « planète image ».

Parfois, certaines œuvres semblent moins réalistes dans leur forme, mais plus réalistes dans le fond en montrant des gestes et des postures de tous les jours qui évoquent plus sûrement la vie des gens que l'image de mannequins.

Nous voilà donc face à plusieurs hyperréalistes : un hyperréalisme de l'intime, du quotidien, un photoréalisme social ; ou bien encore une modélisation 3D de la réalité, vectorielle et susceptible de proposer dans sa perfection même des déformations : agrandissement de l'échelle ou aplatissement de la figure sous un certain angle, là aussi dans une veine qui rappelle des effets picturaux anciens comme l'anamorphose.

Ainsi, nous voyageons dans les dédales d'un miroir, accompagnant de notre présence le surgissement des corps, accompagnant leur absence de regard tourné vers nous, relevant à chaque pas leur indifférence ou bien au contraire prenant conscience de notre indifférence à ceux qui leur ressemblent.



JUSTINE

Je n'ai en un sens plus de corps, à rester figée comme ça.
Je n'ai plus de corps car je ne ressens pas la douleur du mouvement arrêté
et maintenu tel.

QUI A DÉJÀ REPEINT UN PLAFOND COMPRENDRA

Je suis une éternité en marche, un aparté spectaculairement exposé.
Je n'ai pas de visage car je peux être tout le monde, une voisine, une
copine, une cousine,
Tout ce qui rime avec « in » et pourtant non.
Je suis sans visage, comme une persona.

PERSONA : personne fictive dotée d'attributs et de caractéristiques
sociales et psychologiques qui représente un groupe cible.

Je suis pleinement en creux, si j'ose dire.
Si quelqu'un m'apostrophe : vous ne pouvez pas rester là ! Je reste quand même,
je n'ai pas le choix.
Mon hypothétique modèle n'aurait pas eu le choix non plus,
les bras en l'air pendant je ne sais combien de temps, à l'ancienne...

Je regarde le mur. Je ne suis pas la seule à regarder le mur.
En général ou très souvent, les spectateurs d'une exposition regardent le mur.
Enfin, ils regardent ce qu'il y a sur les murs,
les peintures, les signes, les œuvres, les signatures.

Comme je n'ai pas de visage, on pourrait même croire que je regarde
DANS le mur, à travers lui. Je le traverse comme un passe-muraille. Je suis
un passe-muraille culturel.

D'ailleurs, si je rencontre habituellement des visiteurs de tous poils, j'ai
récemment été confrontée à des visiteurs à poils : un musée présentant
une exposition d'œuvres hyperréalistes ayant ouvert ses portes à des
naturistes. Pour moi qui suis immuablement habillée, c'est un comble !



Ainsi, plusieurs œuvres, pour ne pas dire toutes, proposent au-delà d'un arrêt sur image, un arrêt temporel. La présence des corps repose sur ce temps au milieu du nôtre.

Par exemple, l'œuvre de 1979 de Duane Hanson Children Playing Games², avec ces enfants en polyvinyle qui jouent à un jeu des années 80 (« Puissance 4 ») sur un tapis de style classique en tenue d'été. Le mélange des styles, si l'on suit le raisonnement d'Umberto Eco dans son livre La Guerre du faux³, fait irrésistiblement penser au mélange stylistique permanent de la société américaine. On est aussi dans une photographie, le souvenir d'un moment heureux en famille grandeur nature. Tout ce qui permet de revivre les moments heureux est bienvenu. On les consolide, on les magnifie, on les explore sans cesse, on en fait des moments légendaires, on s'extasie, on oublie de vivre à force de regarder en arrière.



JUSTINE

Moi je regarde devant, et ça dure.

Je regarde devant tout le temps, sans pouvoir tourner la tête, comme si j'en avais vraiment une.

Je me cache sous mon blouson comme le font à la télévision les gens qui viennent d'être interpellés et qu'on protège des paparazzis. Cachée en pleine lumière. Bientôt, on va me faire baisser la tête pour rentrer dans une voiture banalisée, alors que rien de tout cela ne paraîtra banal à qui que ce soit, à moins justement qu'aujourd'hui, tout nous paraisse banal.

SOURIEZ, VOUS ÊTES FILMÉS

Et non, je ne peux pas sourire. Par contre, qu'est-ce que je m'ennuie, je m'ennuieeee...

L'ennui est mon véhicule. Il faudrait que j'invente la machine à démonter le temps.

Tu prends une grosse horloge, façon horloge comtoise, tu plogues un programme de réplication des événements heureux ou intéressants...

² Duane Hanson, *Children Playing Games*, 1979, Polyvinyle peint à l'huile, technique mixte, accessoires 59,7 x 120 x 178,4 cm, Courtesy Estate de Duane Hanson et Gagosian

³ Umberto Eco, *La Guerre du faux*, éditions Grasset & Fasquelle, 1985

DÉFINIR HEUREUX
DÉFINIR INTÉRESSANT

... et surtout, surtout, tu mets le tout sur *random*. Comme ça, il n'y a plus d'ordre possible, sauf celui qui va être le contraire du précédent. Tu me suis ?

DÉFINIR DÉSORDRE

Je regarde devant moi et il y a un mur. C'est à ça que ressemble ma forteresse de la solitude. Je pourrais proposer des doubles holographiques de mes souvenirs. Ils défileraient comme autant de cartes-postales virtuelles envoyées dans le néant.

DÉFINIR NÉANT



Ainsi, sous la bannière « hyperréalisme » se cache également une manière de révéler à minima une hypo-réalité, un infra-ordinaire à la Georges Perec, mais l'artiste français Daniel Firman (qui a conçu Justine) se réfère plutôt à l'auteur Samuel Beckett.

Lui, Daniel Firman, comme certains artistes des années 1970 installe dans l'espace des figures du banal qui nous offrent le reflet de notre propre quotidien. Nous devenons alors spectateurs de nous-mêmes en quelque sorte. Nous déambulons dans le même espace, nous offrons nos corps aux mêmes murs, nous avons les mêmes gestes, pas forcément là maintenant, mais nous nous reconnaissons forcément dans cette chorégraphie. C'est pourquoi ces figures-là n'ont pas de visage, elles pourraient être moi, nous, on, mais plus difficilement « je ».

D'une certaine façon, on pourrait imaginer que Daniel Firman travaille à travers la notion d'équilibre, la question de l'élévation et de la chute. Je pense, par exemple, à l'ensemble Raw présent dans l'exposition⁴, qui montre un personnage dissimulé sous la charge qu'il porte, charge composée d'objets hétéroclites et de matériaux divers. Cette œuvre trouve son pendant avec une installation intitulée

⁴ Daniel Firman, *Raw*, 2018, Résine acrylique, mousse, polyuréthane, vêtements, objets divers, 224 x 131 x 131 cm
Collection d'art contemporain RAJA Art

Étalage⁵ qui date de 2002 (et qui n'est pas visible ici), où une figure est couchée à terre sur le ventre et recouverte d'objets, comme si un individu particulièrement maladroit venait de tomber et de renverser l'énorme quantité de choses qu'il portait.



JUSTINE

Vous ne pouvez pas le voir de là où vous êtes,
mais j'écoute dans le noir des chansons à tue-tête.
Des chansons qui parlent de moi, il y en a plusieurs,
qui toutes me dessinent comme être de malheur.

Ça commence avec Nino Ferrer⁶ :

*Elle n'a pas eu de chance, quand on y pense, dans l'existence
Sa vie fut pathétique, problématique, pathologique
(...)
On la nomma donc Justine
Pauvre gamine
On avait dans cette maison
L'esprit de contradiction !*

Ça continue par Dalida⁷ :

*On la voyait passer toujours pliée en deux
Sous le poids d'un fagot mais plus souvent de deux
On la voyait passer le matin et le soir
Les cheveux bien tirés, toujours vêtue de noir
Bonjour, bonjour Justine*

⁵ Daniel Firman, *Étalage*, 2002-2006, plâtre peint, acier, vêtements, objets divers

⁶ Nino Ferrer, *Justine*, 1969, album "Agata/Justine", paroliers : M. Villard / N. Ferrer

⁷ Dalida, *Justine*, 1974, paroliers M. Senlis/P. Auriat

Et enfin par le groupe Indochine⁸ :

*Justine s'initie au secret
Une fleur dans la bouche
Elle entrevoit sa destinée
Justine qui se couche
Elle s'ennuie à trembler les sourds
Et compte les abattus du jour*

COMMENT VOULEZ-VOUS APRÈS ÇA NE PAS PERDRE LA TÊTE ?



Les personnages de Daniel Firman n'ont pas de visage. Ils ne jouent donc pas sur les regards. En voyant d'autres œuvres hyperréalistes, on se demande pourquoi presque aucune figure ne regarde le spectateur. Les yeux sont baissés ou fermés, les êtres de résine ou de bronze sont enfermés dans leur solitude. Leur présence n'en est pas moins dérangeante, particulièrement s'agissant des nus. C'est pourquoi on est au-delà de l'IMITATION, en poussant la technique du côté de l'ILLUSION.

L'éventail des œuvres hyperréalistes présentées pourrait répondre à la problématique de la MIMESIS telle qu'elle était posée d'une part par Platon comme IMITATION, et d'autre part par Aristote comme MISE EN SCÈNE, l'art grec antique ayant développé dès le VI^{ème} siècle avant J.C. l'art de la fiction narrative en imitant des scènes du quotidien dans l'art céramique, ou inventant le trompe l'œil en peinture, Zeuxis et Parrhasius en étaient les champions.

Mettons maintenant l'accent sur l'échelle :

Avec des œuvres échelle 1, on établit un face à face entre le visiteur de l'exposition et ses doubles, jusqu'à faire poser parfois le visiteur lui-même pour jeter le trouble :

« Ils ont l'air si vivants, ne leur manque que la parole », peut-on entendre parfois dans les travées.

(À Londres, un artiste américain avait placé dans une galerie une œuvre

⁸ Indochine, *Justine*, chanson de l'album "Nuits intimes", 2001, paroliers : J.P. Pilot / N. Sirkis

représentant une femme vêtue d'un sweet-shirt à capuche, assise à une table et penchée en avant comme prise d'un malaise, l'illusion était si parfaite que deux agents de la police municipale ont défoncé la porte pour lui porter secours⁹.



JUSTINE

J'ai bougé depuis 2017.

Mon premier mouvement consistait à respirer l'intérieur de mon perfecto, appuyée sur le mur. J'étais habillée rigoureusement de la même manière avec ce pull vert olive qui ne va pas à tout le monde, mais qui est la couleur des Justine, si l'on en croit un magazine féminin. Enfin, l'article ne précise pas la nuance du vert, mais raconte en revanche que le prénom Justine viendrait d'une moniale bénédictine italienne du XIII^e siècle, considérée comme « bienheureuse » par l'église catholique, c'est-à-dire canonisable et figurant au martyrologe romain.

Décidément ça ne s'arrange pas pour moi.

Alors, aujourd'hui, j'ai été saisie dans un second mouvement qui peut faire penser que je suis en train de remettre mon blouson. Allez savoir ce qui m'anime, ce qui nous anime toutes et tous, quand bien même nous sommes immobiles ? C'est à cela que s'attelle d'abord l'artiste, puis le spectateur. Chaque geste peut provoquer un stimulus.

Il se peut au départ qu'on ne m'ait pas vue, qu'on m'ait prise pour une autre, pour une visiteuse. Puis, lorsqu'on me détaille, alors on se demande ce que je fabrique ou bien au bout d'un certain temps, ce que je n'ai pas encore fait.

Prolonger le mouvement c'est fabriquer une histoire, une fiction, c'est me donner un contexte. Mère de famille, jeune, moins jeune, tragédienne ? Comédienne ? Californienne désastrée ?

⁹ *Kristina*, œuvre de Mark Jenkins, 2022, in Beaux-Arts magazine, « A Londres, une œuvre hyperréaliste berne la police » par Joséphine Bindé, <https://www.beauxarts.com/grand-format/a-londres-une-sculpture-hyperrealiste-berne-la-police/>

Tout le monde se reconnaît en moi, mais je ne fabrique personne en particulier.

QUELLE EST LA SUITE DU MOUVEMENT ?



« L'air est plein de nos cris mais l'habitude est une grande sourdine » écrivait Samuel Beckett dans sa pièce En attendant Godot¹⁰.

On ne sait pas qui Justine attend, peut-être qu'elle n'attend plus, qu'elle est lasse d'attendre celui ou celle qui ne vient pas. Elle va bientôt faire volte face. Voir son visage serait par définition un début de reconnaissance.

Mais on ne doit pas la reconnaître, elle est incognito pour l'éternité si ce n'est son prénom qu'on a abondamment chanté, sans compter le marquis qui l'a aussi maltraitée.

Ainsi le prénom « Justine » agit comme une boîte, dont on tire quelque chose d'une toute autre forme, au contenu qui peut être démesuré.

« Justine » est comme ces décors de foire dans lesquels on peut passer la tête et, pour un instant, au moment du clicé, on devient footballeuse, menuisier, acrobate ou cavalier.

Accrochant notre sourire à un corps de bois, le temps d'un souvenir qui ne nous appartient pas.

JUSTINE

Je vous tourne le dos.

Je vous tourne le dos parce que je ne suis pas vous.

J'occupe l'espace comme vous mais je ne suis pas vous.

Je me saisis d'un mur nu, d'une encoignure, d'un passage pour me poser, Vous m'avez à peine regardée.

Je fais partie du décor en quelque sorte. Cariatide urbaine, censée supporter le poids d'un quotidien non encore mien. Traversée par le dit des autres, l'heure des autres, la marche de tous, dans un paradoxe figé.

¹⁰ Samuel Beckett, *En attendant Godot*, Paris, éd. Minuit, 1952

Et si, finalement, je continuais le mouvement et je finissais par le traverser vraiment ce mur ?

Passer le miroir comme Alice mais en Justine, ça donnerait quoi ?

En premier lieu, lire dans le mur déjà un grand champ de neige, l'invention du commencement même, une page blanche échelle 100, l'amorce d'un « Il était une fois ». Ensuite commencer le récit, c'est-à-dire mettre un pied devant l'autre puis comme par enchantement me glisser un instant dans les molécules du réel, même grâce à ce tour de passe-passe surnaturel.

Pendant un instant, qui semble durer une éternité, ne plus être soi-même, ce qui est difficile à suivre pour quelqu'un qui n'a jamais été personne en particulier.

Ensuite arriver de l'autre côté et tomber nez-à-nez – c'est à peine croyable – avec l'un ou l'une de mes congénères (Linda, Xavier, Hortense, Solène, Léa, Caroline, Lucien, Jade, Carla, Andréa, Margaux, Jérôme ou Laurie) et sur ces passants remarquables que sont les visiteurs de l'exposition.

Mais, de façon surprenante, s'apercevoir que quelque chose cloche, qu'ils marchent à reculons. Le film du réel se met à se rembobiner tout seul, ils s'éloignent tout en me regardant, risquant à tout moment la chute.

Pourtant, tout en devisant, ils prennent correctement le virage puis le couloir, puis passent de salle en salle, comme s'ils étaient soudain dotés de rétroviseurs ou du pouvoir de voir ce qu'il se passe dans leur dos.

J'aurais tellement aimé posséder moi aussi un tel pouvoir.

Puis ils franchissent les portes en verre fumé, et le jour de baisser.

Comme si le jour finissait alors qu'il ne fait que commencer.

Oui, tout commence, le musée est encore fermé, je regarde les lumières dehors, j'attends derrière les vitres, personne ne me remarque, je pourrais arguer que je suis en visitation ; je me déconstruis pour mieux me révéler.

C'EST LE MOMENT OÙ LE NÉANT ABORDE L'ÉCRITURE QUI
MÈNE VERS LE RÉEL

Poète à l'œuvre

L'équipe de publication

Musée d'arts

Directrice : Sophie Lévy

Programmatrice : Claire Dugast

Responsable du service des publics :

Alice Dinechin

Maison de la Poésie de Nantes

Directrice : Magali Brazil

Communication & médiation : Estelle Dupard

Administration : Louisiane Pasquier

Bibliothèque & médiation : Léa Meurice

Maquette & mise en page :

Jean Depagne / Anima

Commissariat de l'exposition

Commissariat général

Sophie Lévy, directrice conservatrice,

Musée d'arts de Nantes.

Commissariat scientifique

Katell Jaffrès, chargée des collections d'Art contemporain au Musée d'arts de Nantes.

Musée d'arts de Nantes

10, rue Georges Clemenceau,

44000 Nantes

T. 02 51 17 45 00

museedartsdenantes.fr

Le Musée d'arts de Nantes est un établissement métropolitain à caractère culturel.

Maison de la Poésie de Nantes

2, rue des Carmes,

44 000 Nantes

T. 02 40 69 22 32

maisondelapoesie-nantes.com

La Maison de la Poésie de Nantes

est une association loi 1901 soutenue par

la Ville de Nantes, la Région des Pays de

la Loire, le Département de Loire-Atlantique

et la DRAC des Pays de la Loire.

Crédit photo :

Cécile Clos © Adagp 2023.

« Tout le monde se reconnaît en moi,
mais je ne fabrique personne en particulier. »

Sophie Coiffier